

Source liée à « [La réception du roi par Nicolas Fouquet à Vaux-le-Vicomte, le 17 août 1661](#) » et publiée au sein du corpus « [Sources des fêtes et des cérémonies décorées par Charles Le Brun \(1660-1687\)](#) », que Gaëlle Lafage, docteur en histoire de l'art et lauréate d'une bourse de recherche du Centre de recherche du château de Versailles en 2014, a rassemblé pour accompagner la publication de son ouvrage « [Charles Le Brun décorateur de fêtes](#) » (Presses universitaires de Rennes, 2015).

Loret, *La Muze Historique*

Jean Loret, qui était alors pentionné par Fouquet, ne manqua pas de donner une description détaillée et très flatteuse de la fête donnée par son maître. Elle complète les deux autres descriptions données par Félibien et La Fontaine

« [*La Muze historique ou recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps écrites à Son Altesse Mademoizelle de Longueville, depuis duchesse de Nemours \(1650-1665\), de Jean LORET, éd. par J. RAVENEL et V. de LA PELOUSE, Paris, P. Jannet et P. Daffis, 1878, t. III, lettre du samedi 20 août 1661, p. 391-394, v. 15-264.*](#)

(p. 391) Loin, donc, nouvelles étrangères,
Véritables, ou mensongères,
Aujourd’hui mes soins et travaux
N’iront qu’à discourir de Vaux,
Maizon, résidence, ou retraite,
Qui n’est pas encore parfaite,
Mais qui sera, sans doute, un jour,
Le plus admirable séjour
De toute la machine ronde,
C’est-à-dire de tout le monde.

Mercredy dernier, étant, donc,
En ce lieu beau, s’il en fut onc,
Le Roy, l’illustre Reyne Mère,
Monseigneur d’Orleans, son frère,
Et Madame, pareillement,
Y vindrent par ébatement.
Suivis d’une Cour si brillante,
Ou (pour dire mieux) si galante,
Que Phébus, au chef radieux,
Phébus le plus charmant des dieux,
Avec ses clairez immortelles,
N’en éclaira jamais de telles.

Là, cent objets miraculeux,
Des grands princes, des cordons-bleus,
Tous gens choisis et d’importance,
Bref, la fleur de toute la France,
Arivèrent en bel-aroy,
Avec notre cher et grand Roy,
Que ce fameux et beau génie,

De sagesse presque infinie,
Monsieur Fouquet sur-intendant,
En bon sens, toujours, abondant,
Ainsi qu’en toute politesse,
Receut avec grande allégresse,
Et son aimable épouse aussi,
Dame, où l’on ne trouve aucun si,
Que le ciel bénisse et conserve,
Et qui, comme une autre Minerve,
A des vertus et des apas
Que bien des déesses n’ont pas.

Le Monarque, en suite, et le reste
De sa Cour, ravissante et leste,
Ayant traversé la maizon,
De tous bien garnie à foizon,
Pour y faire chère plénière,
Adressa sa marche première
Dans l’incomparable jardin,
Où l’on ne voit rien de gredin,
Mais dont les très-larges allées,
Dignes d’être des dieux foulées,
Les marbres extrêmement beaux,
Les fontaines, [et] les canaux,
Les parterres, les balustrades,
Les rigoles, jets-d’eau, cascades,
Au nombre de plus d’onze cens,
Charment et ravissent les sens.

Le soleil père de lumière,
Roulant dans sa ronde carrière,

Quoy qu'il modérât son ardeur,
Sembloit augmenter sa splendeur,
Pour donner plus de lustre aux chozes
En ce vaste jardin enclozes.

Durant cet agréable jour,
Hâ que je vis de gens de Cour,
Et de la plus haute naissance,
Admirer ce lieu de plaizance !
Qui se pouvoit vanter, alors,
De voir mille rares trésors
De beautez, d'apas et de grâces,
(p. 392) Dans ses délicieux espaces.

Que de princes et de seigneurs !
Dignes d'encens, dignes d'honneurs !
De cette promenade furent,
Et dans ce beau lieu comparurent !
Que pour le peu de temps que j'ay,
(Dont, certes, je suis affligé)
Quand ce seroit pour un empire,
Je ne sçaurois nommer, ny dire.

Touchant le sexe féminin,
Pour qui je fus toujours bénin,
Que de dames ! que de mignonnes !
Et que d'adorables personnes !
Que (m'en dût-on crucifier)
Je ne puis pas spécifier
À cauze de leur multitude,
Dont j'ay bien de l'inquiétude :
Car ces délectables objets
Seroient autant de beaux sujets
Dont les perfections sublimes
Feroient bien mieux valoir mes rimes.

Enfin, le temps se faizant noir,
On prit congé du promenoir ;
Et passant dans d'autres régales,
On fut dans de fort riches sales,
Remplir intestins et boyaux,
Non de jambons, ny d'loyaux,
Mais d'infinité de viandes
Si délicates, si friandes,
Y compris mille fruits divers,
Les uns sucrez, les autres verds,
Que cela (choze très certaine)
Passe toute croyance humaine.

Après ce somptueux repas,
Pour goûter de nouveaux apas,
On alla sous une feuillée
Pompeusement appareillée,
Où, sur un théâtre charmant,
Dont à grand' peine un Saint-Amand,

Un feu Ronsard, un feu Malerbe,
Figureroient l'aspect superbe.
Sur ce théâtre, que je dis,
Qui paroissoit un paradis,
Fut, avec grande mélodie,
Récitée une comédie,
Que Molier, d'un esprit pointu,
Avoit compozée, *in promptu*,
D'une manière assez exquize,
Et sa troupe, en trois jours, aprize :
Mais qui (sans flater peu, ny point)
Fut agréable au dernier point,
Etant fort bien représentée,
Quoy que si peu prémeditée.

D'abord, pour le commencement
De ce beau divertissement,
Sortit d'un rocher en coquille,
Une nayade, ou belle fille,
Qui récita quarante vers
Au plus grand roy de l'univers,
Prônant les vertus dudit Sire ;
Et, certainement, j'oze dire
Qu'ils ne seroient pas plus parfaits
Quand l'Apollon les auroit faits ;
Tous ceux qui bien les écoutèrent
Jusques au ciel les exaltèrent :
Leur sage autheur, c'est Pelisson,
Des muzes le vray nourisson,
Que non seulement on estime
Pour sa noble et sçavante rime,
Mais pour pluzieurs vertus qu'en luy,
Chacun reconnoit aujourd'hui,
Et sur tout étant le modelle
D'un amy solide et fidelle.

Durant la susdite action,
On vid par admiration
(Quoy qu'en aparence, bien fermes)
Mouvoir des figures, des termes,
Et douze fontaines couler
S'élevans de dix pieds en l'air.

Mais il ne faut pas que je die
Le reste de la comédie,
Car bien-tôt Paris la verra,
On n'ira pas, on y courra ;
Et chacun prêtant les oreilles
A tant de charmantes merveilles,
Y prendra plaizir, à gogo,
Et rira tout son saoul ; ergo,
Pour ne faire, aux acteurs, outrage
Je n'en diray pas davantage,

Sinon qu'au gré des curieux,
Un balet entendu des mieux,
Qui par intervalles succède,
Sert à la pièce, d'intermède,
Lequel balet fut compozé
Par Beauchamp, danseur fort prize,
Et dansé de belle sorte
Par les messieurs de son escorte ;
Et, mesme, où le sieur d'Olivet¹,
Digne d'avoir quelque brevet,
Et fameux en cette contrée,
A fait mainte agréable entrée.

Après la danse et le récit,
Où, des mieux, chacun réussit,
Après ce plaizir de téâtre,
Dont la Cour fut presque idolâtre,
Et qui luy sembla durer peu,
Tout le monde courut au feu,
C'est-à-dire feu d'artifice,
(p. 393) Élevé sur maint édifice,
Et qui sur l'onde et dans les airs,
Donna mille plaizirs divers ;
Sans mentir, toutes les fuzées,
Soit directes, ou soit croizées,
Firent d'admirables éfets,
Et tout ce que j'en vis jamais,
(Et j'ay vu cent feux, ce me semble)
Quand ils seroient tous joints ensemble
Pour entrer en comparaizon,
Ne pouroient pas, avec raizon,
Égaler celuy dont je parle ;
Et, certes, sans faire le Charle,
Le flateur, l'exagératuer,
Foy d'homme de bien et d'autheur,
Tout ceux qui, comme moy, le virent,
Mesme, ou pareille choze dirent.

Pendant que ce grand feu dura,
Que toute la Cour admira,
Je criay trente fois, miracle,
Ayant devant moy, pour spectacle,
Plus de quatre cens fleurs de lys,
Dont des bords étoient embellis
Avec ordre et compas formées,
Et qui paroissans enflamées,
Sans consumer aucunement,
Excitoient du ravissement,
Outre seize grandes figures,

Qui n'étoient, pourtant, que peintures,
De mesme composition,
Mais faites en perfection ;
Certes, jusques-là, mes prunelles
N'avoient lorgné chozes si belles,
Et je croyois, en vérité,
Être à tous momens enchanté.

Or comme il faut que tout finisse,
Finy que fut cet artifice,
En retournant vers le château,
Il en parut un tout nouveau
A l'entour d'un superbe dôme,
Des mieux fabriquez du royaume,
Contentant des clairez, ou feux,
Plus de cinq cens quatre-vingts deux
(Si bien je me les remémore)
Duquel Dôme sortit encore
Un embrazement imprévû,
Aussi beau qu'autre qu'on eût vu :
Puis on passa, sans faute nule,
Au travers d'un grand vestibule,
Où la Cour colationna,
Et, tout soudain, s'en retourna.

C'est ainsi que cet homme sage,
Que cet illustre personnage,
Capable du plus haut employ,
Fêtoya son maître et son Roy,
N'épargnant ny soin, ny dépence,
Pour montrer sa magnificence ;
Et j'ay sceu de quelques amis,
Que si bref temps eût permis
D'achever maint sublime ouvrage,
Il en eût bien fait davantage.

Le renommé monsieur Le Brun,
Qui des rares du temps est l'un,
Et qui d'ans l'art de la peinture
Imitant, de près, la nature,
S'élève au dessus des humains,
A, dit-on, bien prêté les mains,
Ou plutôt son sens et sa teste,
Aux appareils d'icelle feste ;
Où l'ingénieux Hensselin²,
Aux somptuoitez enclin,
Pour à ce grand Fouquet complaire,
Se rendit, aussi, nécessaire.

1 Il s'agit du célèbre maître à danser Hilaire d'Olivet qui fut l'un des fondateurs de l'Académie royale de danse.

2 Louis Hesselin, nommé « intendant des plaisirs du roi » dans d'autres lettres de Loret.

Je ne sçay par quelle raizon
Je n'entray point dans la maizon
Aux endroits où sont les peintures,
Les ameublemens, les tentures,
Et cinq cens autres raretez,
Qu'on y va voir de tous côitez ;

Cela me mit, presque, en déroute :
J'ay là quelques amis, sans doute,
Mais ils avoient lors sur les bras
Trop d'affaires et d'embaras :
Toutefois, sur les bruits de ville
Qui courent de ce domicile,
Des plus charmans de l'univers,

Moy qui suis grand faizeur de vers,
Mais assez mince philozophe,
Je conclus par cette apostrophe.

O romans, qui représentez
Tant de beaux palais enchantez,
Arioste, Amadis, le Tasse,
Hé dites-moy, tous trois, de grâce,
Et vous aussi, monsieur Maugis,
Fîtes-vous, jamais, des logis
A celuy de Vaux, comparables ?
Confond-il pas toutes vos fables ?
Et si vous pouviez faire un jour
Dans le monde quelque retour,
Diriez-vous par, en conscience,
« Cela passe notre science ? »